

## Carnets de retour

Cécile Oumhani

8 mars 2011 Des pots de jasmin en guise de lumignons pour traverser un des derniers soirs de l'hiver... La ville de Bobigny les offre par dizaines aux invitées réunies pour célébrer la journée de la femme, après un vibrant hommage de la maire à la révolution tunisienne. Viatique avant de s'éloigner dans la nuit, les fleurs en bouton frémissent sur leur tige mince et fragile. Il me faut les couvrir d'une main dans le métro, puis le RER, et les protéger des sursauts ou du choc qui viendraient les écraser. Fascination de ce qui germe et chemine à travers l'obscur, avant de poindre sans que l'on sache quand ni comment... Et moi qui m'envole pour Tunis tôt demain matin. Qu'advient-il de ce jasmin s'il reste sans eau, dans l'ombre d'un appartement fermé ? Je décide de le confier à mes voisins. Leurs visages s'éclairent quand je leur annonce ma destination. Un nom de pays qu'il suffit aujourd'hui de prononcer pour que les regards s'illuminent...

Depuis plusieurs semaines, il me tardait de vous rejoindre. Devrais-je dire des années, ou presque une vie ? Et avions-nous jamais cru revenir après un tel changement ? Nous avons été pris par surprise, épatés par *ce qui s'est passé*. Cinq mots si anodins et banals, pour dire l'inouï, l'impensable... *Ce qui s'est passé*. Ils éludent la souffrance, les cris, le sang et les scènes de cet hôpital du centre du pays où le nombre et l'état des blessés affolaient les médecins. Ils ignorent le courage du peuple qui s'est soulevé, en descendant inlassablement dans les rues, quel que soit le prix à payer. Jusqu'à ce vendredi soir où tout a basculé. Jusqu'à la silhouette de l'homme sous les réverbères de l'avenue Bourguiba déserte qui criait seul dans la nuit... *N'ayez plus peur... Le peuple tunisien est libre...*

Briser la distance. Pulvériser l'écran de l'ordinateur. Rendre leurs corps à vos voix que nous entendons tous les soirs au téléphone depuis décembre. Tant d'émotion au fil des jours... Et le souvenir de ce moment où s'évanouit brutalement la retenue qui était devenue pour vous et pour nous une seconde nature, balayant la prudence de notre système d'allusions codées, et cela avant même que le dictateur ne soit déchu. Nous parlons, vous parlez. Comme si d'un côté et de l'autre, nous savions déjà que l'inespéré était sur le point de se produire. Inéluctablement... La peur aussi pour vous, alors qu'à Paris on fêtait la chute du régime, place de la République. D'autres coups de feu dans les rues, de longues veilles, quartier par quartier, avec le thé en partage pour vous réchauffer. Ce pain que vous pétrissiez et cuisiez à la maison, faute de pouvoir sortir faire vos courses les premiers jours.

9 mars 2011 Ligne gris-bleu de la côte et bientôt les terrasses de Carthage. Si familières. Marbrées de cette rouille du temps que déposent les départs et l'absence. Des miroirs brouillés où se condensaient les images de ce que nous aurions voulu avec ce que nous laissons avec vous, année après année. Je scrute le hublot en quête de reflets encore inaperçus. C'est le paysage que je lis au prisme de ce que nous n'osions rêver. C'est sur vos visages que je veux déchiffrer les traces de ce que vous avez vécu, alors que nous surfions fébrilement là-bas sur nos pages Facebook, sur les sites des journaux qui suivaient la situation en direct, ou bien figés devant France 24 et Al-Jazeera.

L'inévitable boulevard du 7 Novembre, ici renommé boulevard Mohammed Bouazizi, plus loin boulevard de la Révolution, mène vers des contrées restées inexplorées plusieurs dizaines d'années. Elles n'existaient que sur la mappemonde interdite des cœurs et des rêves. Les murs des villes et des villages se sont faits pages pour un grand livre en train de s'écrire de mille mains aussi fougueuses qu'anonymes. *Pouvoir au peuple... On veut une presse libre... Du pain et de l'eau oui, Ben Ali non... Si on veut on peut... Hasta la victoria siempre ! Liberta !* Des mots qui résonnent dans ma mémoire et irriguent les paysages, métamorphosent les perspectives à perte de vue. À quoi pensent les bergers installés avec leur houlette sur des mamelons herbeux auprès de leurs moutons, de leurs chèvres ? Quel monde nouveau cherche le pêcheur en dépliant ses filets sur l'embarcadère de bois qui grince et oscille sous le vent ? Quelles notes le coiffeur joueur de luth s'essaie-t-il à marier dans sa boutique, en l'absence de têtes à coiffer ? Le

bijoutier, apeuré par une époque d'incertitude, a rangé sa marchandise et sa vitrine n'est plus qu'une rangée de présentoirs nus. Chez l'opticien, pas une personne n'omet de donner son avis à la cliente sur la monture qui sera la plus seyante. Avec ou sans strass ? Son choix est devenu l'affaire de tous.

Comment s'embrasse-t-on quand un temps est venu que ni vous ni nous n'imaginions ? Se parle-t-on de la même façon quand la carte des possibles est soudain redessinée, quand chaque heure est désignée comme espace pour d'autres questions ? L'échappée s'ouvre si loin devant vous, devant nous, là où on ne la soupçonnait pas. Rattraper le fil des jours qui se sont emballés contre toute attente, le serrer autour de nous et rejoindre le cercle où vous vous êtes bravement dressés pour réclamer liberté et dignité. Trop plein de murmures et de récits tus, ils déferlent au grand jour. Nos gestes et nos manières d'être les plus quotidiennes tâtonnent, dans l'impatience de rejoindre ce que nous avons voulu sans plus nous hasarder à l'espérer. Être nous-mêmes tout simplement.

*12 mars 2011* Vous nous menez à cette maison dont les fenêtres sont brisées, des yeux béants voilés de suie qui grimacent au fond d'un verger, le cadeau de l'ancien dictateur à l'un de ses courtisans. Vous nous racontez les fêtes organisées le week-end et les gens du palais qui y étaient régulièrement invités. Vous nous dites la brutalité de son propriétaire envers ses ouvriers. En arme à toute heure. Prompt à jeter au commissariat celui qui montrait une velléité de résistance. Pour qu'il y soit tabassé, puis licencié après une nuit au poste. Et la colère du peuple contre lui, contre le commissaire de police quand le système s'est effondré... La lueur malicieuse que donne trop de ressentiment accumulé, quand vous évoquez la fuite du commissaire par une porte dérobée, protégé par des chasseurs venus avec leurs fusils, puis les sous-vêtements de sa femme volés sur la terrasse et accrochés par la foule à la porte du commissariat.

*14 mars 2011* Ta voix s'étrangle quand tu te souviens des quinze nuits où ton mari et ton fils veillaient au bout de la rue avec le comité de quartier. Le bitume porte les traces noirâtres des feux allumés pour vaincre le froid et l'inquiétude. Tu brandis devant moi ce manuel d'histoire destiné à tes élèves de dix ans. Indignée, tu le feuillettes et tu me montres tout ce qui est à réécrire, ces chapitres qui n'avaient pas d'autre but que de faire l'éloge de l'ancien régime. *Maintenant on a le droit de dire non !* Tes yeux brillent, enivrés de ces immensités à parcourir. Tu me dis ton bonheur à étudier avec eux le poème d'Eluard « Liberté ». *J'écris ton nom....*

À la télévision, l'infirmière du spot Tunisiana écrit 14 janvier 2011 au stylo sur le bracelet qu'elle glisse autour de la cheville potelée d'un nouveau-né. *J'ai ouvert les yeux dans un monde où, par la force des mots, des hommes ont gagné leur liberté*, dit la voix off. Elle le prend dans ses bras et l'emmène, enveloppé dans un lange, à travers des couloirs où attendent des gens assis sur des bancs. Multiplicité des visages d'une Tunisie nouvelle. *Ce monde que je n'imaginai pas, où on aurait tous les mêmes espérances, où l'étudiant aurait soif d'apprendre, où le blessé donnerait son sang, où la justice existerait.* Au journal télévisé, exit le dictateur dont les faits et gestes célébrés sur fond de musique solennelle tenaient lieu d'informations. Les réfugiés de Libye affluent dans les camps installés dans le sud du pays. Des gens manifestent. Des gens parlent, s'expriment. Des gens de tous les jours, des gens ordinaires.

*14 mars 2011* Un chuintement sourd s'élève au petit matin. Il enfle, grandit, au fur et à mesure qu'il se rapproche. Le rotor d'hélicoptère vrombit au-dessus de la rue, au-dessus de nos maisons et remue les airs d'un clapotement lourd et régulier. Les élytres d'un immense insecte brun qui s'attarde et observe le sol au-dessous de lui. Je te demande ce que c'est. *Rien. Juste l'armée. Ils patrouillent de temps en temps.*

Les chaises métalliques du café un peu plus bas dans la rue grincent sur le carrelage. Vous vous installez, engoncés dans vos parkas, autour d'un express ou d'un crème. Bruits de tasses et tintements de cuillers en préambule à vos échanges. Vous avez fait de l'endroit votre club de réflexion. *Maintenant on peut parler comme on veut au café ou chez ses amis, sans craindre d'être dénoncé.* Aujourd'hui vous vous inquiétez pour la révolution libyenne. Et si elle échouait pendant que tous discutent à la Ligue arabe et en Occident, sans parvenir à se mettre d'accord ? La victoire du tyran serait terrible pour le peuple libyen. Elle serait aussi une menace pour les Tunisiens. Vous évoquez la commission transitoire qui va remplacer le conseil municipal et le maire en attendant les élections. Puis la conversation s'élargit, portée par la passion et l'euphorie du changement. Le médecin

formé dans l'ancienne URSS soumet une citation latine à votre réflexion. *Homo locum ornat, non hominem locus...* Vous la recopiez pour moi sur une page de carnet et vous la ramenez à la maison. Les yeux brillants et les joues rosies par la fraîcheur de mars, vous me la montrez fièrement. Un beau commentaire sur le rôle du citoyen dans son pays. Et vous soulignez que désormais il n'y a plus de sujets ici. Ils sont devenus des citoyens à part entière. Concernés et impliqués dans toutes les questions qui touchent à la cité.

15 mars 2011 J., tu nous rends visite depuis la banlieue. Tu me racontes. Seule avec tes filles. L'aéroport fermé. Impossible pour H. de vous rejoindre ou de vous faire venir. Le bruit incessant des hélicoptères et d'épais nuages de gaz lacrymogène. À travers les persiennes, tu voyais des silhouettes courir, sauter d'une terrasse à l'autre. Toi et les petites, vous dormiez ensemble, le cœur suspendu. La frustration de ne pas être allée manifester sur l'avenue Bourguiba. À qui les aurais-tu confiées ?

Vous nous emmenez dans une ville balnéaire, savourant ce qui est votre première promenade depuis plusieurs semaines. À la table voisine, quatre jeunes gens et deux jeunes filles, la tête couverte d'une cotonnade grise. Sont-ils frères et sœurs ? Ou cousins ? À l'évidence, ils appartiennent à une même famille. De jeunes Libyens venus par la route. Si j'étais une mère libyenne, n'aurais-je pas tout fait pour mettre mes enfants à l'abri de la folie du tyran ?

Un peu partout d'autres inscriptions tracées fébrilement sur les murs, sur les portes de certaines villas. *Honneur à nos vaillants martyrs... La vérité est apparue et l'injustice a été vaincue... Domicile restitué à ses propriétaires...*

16 mars 2011 Nabeul... Chercher au fil des rues les fragments de l'hiver. D'une paume déchiffrer sur les façades le récit de ce que nous n'avons pas vu, alors que nous étions là-bas. De l'autre côté de la mer, engloutie par une nuit perlée d'angoisse. Bureau de poste incendié. Porte de banque condamnée de quelques morceaux de contreplaqué. Vitrites pulvérisées du Monoprix aujourd'hui muré de briques. Je traque le pas de l'écolier en quête d'autres cahiers où écrire l'Histoire en train de se faire. À l'entrée de la médina, je bute sur la ligne sombre des regards à la terrasse du café. Verre coupant de pensées et d'images en éclats. Y étaient-ils eux aussi ? Et quelles scènes hantent encore les coulisses de leur après-midi ? Le vaste Combien de pas pour rebâtir les jours où nous n'étions pas là ? De nos semelles qui frappent le pavé jaillit l'écho d'un temps récent. Il remonte, s'engouffre dans nos poitrines et entre nos mains, traversé de voix et de mots que je serre précieusement dans le soir qui tombe.

20 mars 2011

Ciel bleu lavé à grande eau de lumière étendu sur la terrasse.

À la fenêtre de la cuisine.

Khadija debout devant l'évier. Longue silhouette dans sa tunique de velours bronze.

Elle me raconte ses filles qu'elle allait attendre à la sortie de l'usine pour qu'elles n'aillent pas manifester. « Je n'ai qu'elles... J'avais trop peur de les perdre. »

Ajuste d'une main ridée son fichu crème. Ses yeux pétillent.

Elle s'exclame :

*Erhal kulhum !*

« Qu'ils dégagent tous ! »

Puis éclate de rire.

Pas un nuage.

Pure étoffe bleu azur dans l'insolente clarté du matin.

*Inédit – Droits réservés*

*Cécile Oumbani est l'auteur de plusieurs recueils de poèmes et romans. Ses recueils Chant d'herbe vive, Demeures de mots et de nuit, Temps solaire ont paru chez Voix d'encre. Ses romans Le Café d'Yllka, Une odeur de henné et L'Atelier des Strésor (à paraître) sont publiés chez Elyzad.*